

Network en DVD
L'oeil du cinéma face à la télévision

Réal La Rochelle and Stéphan Larouche

Number 93-94, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24170ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La Rochelle, R. & Larouche, S. (1998). *Network en DVD : l'oeil du cinéma face à la télévision*. *24 images*, (93-94), 28–29.

NETWORK EN DVD L'ŒIL DU CINÉMA FACE À LA TÉLÉVISION

PAR RÉAL LA ROCHELLE

**L'œil était dans la tombe
et regardait Caïn.**

Victor Hugo

On se souvient de la célèbre photo de la crise d'Oka au Québec, quand un Warrior mohawk regarde dans le blanc des yeux un jeune soldat de l'armée canadienne. Ce cliché célèbre, qui fit son petit tour du monde, est une sorte de métaphore de la manière dont le cinéma a pratiquement toujours regardé sa «grande ennemie» la télévision. Depuis *Modern Times* de Chaplin (caméra de surveillance dans les toilettes) en passant par *It's Always Fair Weather* (le musical des années 60 saccageant une émission télé) jusqu'aux plus récents et merveilleux *C'est arrivé près de chez vous*, *To Die For* ou encore *Assassin(s)*, le cinéma présente généralement la télévision comme une sorte de Grand Satan — pas toujours du point de vue reaganien, heureusement — ou une foudroyante apocalypse balayant la planète d'un ouragan démentiel de fin de millénaire.

Pour mémoire: c'est avec le même genre d'arguments et d'images percutantes qu'on a aussi présenté le cinéma au début du siècle, avant son dépôt dans le tabernacle du 7^e art. Mais cela est une autre histoire. À moins que ce ne soit la même? Car, pour le moment, nous sommes toujours dans la mouvance anti-télévision: la croisade ou la *fatwa* n'est pas encore achevée. Comme sous la plume de Hugo, où l'œil vengeur de Dieu poursuit le fratricide Caïn jusque dans l'obscurité et le si-

lence de son tombeau. Pourtant, tout comme l'enfer pavé de bonnes intentions, cet œil cinématographique peut générer d'excellents films, plus souvent qu'à son tour des œuvres fortes et lucides, sensibles ou hilarantes, pensons par exemple, outre celles déjà mentionnées, à l'excellent *La mort en direct* de Tavernier ou encore à l'indestructible *Grem-lins 2: the New Batch*, de Joe Dante.

Network et l'affaire Tailwind

À la fin des années 70, d'abord en 1976 avec le chef-d'œuvre de Sidney Lumet, puis en 1978 avec *The China Syndrome*, surgit à Hollywood un sommet du cinéma anti-télévision, nourri de la colère et de la fièvre des luttes contre la guerre au Viêt-nam. Pour Jane Fonda, égérie et rôle principal du film de James Bridges, cela se comprend, puisqu'elle n'a pas alors renoncé encore à son militantisme (radical chic?) pour devenir Madame Danse Aérobique ou, plus tard, Mrs. Ted Turner. Cela n'empêche en rien *The China Syndrome* d'être un excellent film hollywoodien «de gauche», classique et vigoureux, alerte et dynamique. Sur son chemin de Damas, l'héroïne largue la télévision merdique des starlettes et du potinage «localiste» pour la transformer en médium puissant de lutte antinucléaire.

Mais c'est *Network*, le grand film de cette décennie. Plus de vingt ans plus tard, nous arrive pour la première fois une bonne édition vidéo de cette réalisation, qui respecte le format original et le beau grain de la copie d'époque. Nous devons cette édition au nouveau MGM DVD, c'est-à-dire à... Ted Turner! L'arrivée de cette copie conforme est d'autant plus paradoxale, en 1998, qu'elle surgit au moment même où se déroule aux États-Unis le scandale médiatique Tailwind, du nom d'une soi-disant crapuleuse opération militaire américaine, donnée en scoop mais par erreur sur le réseau de nouvelles CNN (propriété de... Ted Turner!). Patrick Sabatier, de *Libération*, résume cette affaire:

*Le fiasco de «Tailwind» s'ajoute à une cascade d'autres «bavures» médiatiques qui vont du bidonnage pur et simple au recours à des techniques de reportage illégales. «Il est de plus en plus évident que certains responsables de médias n'ont plus en tête que l'Audimat, et se moquent de la déontologie journalistique», dit Peter Pritchard, responsable du Freedom Forum. Dans le cas de «Tailwind», la volonté frénétique d'avoir un «scoop» accrocheur explique certainement en partie le dérapage. On sait que le taux d'audience de CNN est en chute libre - 17% l'an dernier où il a atteint son niveau le plus bas depuis la création de la chaîne» (cité dans *Le Devoir*, 4-5 juillet 1998).*

À quelques détails près, ce «Watergate» télévisuel de Tailwind est le scénario même de *Network*, qui fut un film prémonitoire sur plus d'un plan. Fusions économiques des empires audiovisuels, régression et corruption

du journalisme d'enquête et du journalisme tout court, mondialisation du capital et des échanges virtuels d'argent, déshumanisation des enfants de la télévision, tous ces motifs s'entrelacent dans la mise en scène de Lumet, qui s'appuie sur un très solide scénario de Paddy Chayefsky, un des plus acides qu'il ait concocté, adroit mélange de BD et de réalisme sordide.

Les personnages sont à la fois humains et archétypaux. Dosage risqué et réussi: Howard Beale (Peter Finch), journaliste devenu gourou, Max Schumacher (William Holden), grand journaliste déclassé, Diana Christenson (Faye Dunaway), nouvelle star des coups fumants et payants, Robert Duval jouant pour sa part le patron de Wall Street traitant un réseau de télévision comme une banale marchandise. Par ailleurs, *Network* est un des films les plus bavards qui soient — il rappelle les grands Mankiewicz —, osant cette autre hybridation entre la parole quotidienne et les longues tirades éditoriales. Un film qui n'a pas peur de réfléchir à haute voix, de lutter ainsi contre l'anti-intellectualisme si présent à Hollywood. Enfin, la galerie de portraits est riche et paradoxale. Les «vieux» sont d'emblée sympathiques, mais l'un devient complètement gaga, l'autre s'autocritique de manière cruelle sur sa prétention à dénoncer le nouveau système économique-médiatique. Les «jeunes», surtout Diana, sont tout calcul et froideur, mais traînent leur bonne dose de mélancolie lucide et autodestructrice. L'ensemble baigne dans ces magnifiques décors urbains dont



Faye Dunaway (à droite) dans *Network* de Sidney Lumet. Un film qui n'a pas peur de réfléchir à haute voix, de lutter ainsi contre l'anti-intellectualisme si présent à Hollywood.

Lumet a le secret, de New York à Los Angeles, dans des studios de télévision et des salles de conseils d'administration, dont on se demande lesquels sont les plus médiatiques.

Network tisse un grand réseau de situations intelligentes et de dialogues cinglants. En vrac:

Diana fait l'amour en citant ses bons scores d'audience, elle atteint l'orgasme avec le même cri que le pdg de la chaîne: «Nous sommes numéro 1!» Et Chayefsky de multiplier les réparties incendiaires, comme un multimilliardaire faisant l'apologie de la mondialisation du capital: «Il n'y a plus

d'États, plus de nations. Il n'y a que IBM, DuPont, ITT...» Ou encore quand le présentateur Howard Beale, devenu fou et illuminé, reçoit en songe la visite de Dieu, à qui il demande sérieusement: «Pourquoi m'as-tu choisi, moi?» Et Dieu de lui répondre, pris d'un courroux hugolien: «Mais

parce que tu passes à la télévision, imbécile!»

Parlant du cinéma ayant pour sujet la télévision, comment ne pas signaler du même souffle la parution de la bonne édition en DVD de l'extraordinaire *Fabrenbeit 451* de Truffaut (contenant une solide partition de Bernard Herrmann), dont on oublie parfois qu'il porte non seulement sur le livre et le danger de sa destruction, mais aussi sur la télévision et son pouvoir de robotisation de l'être humain. Autant l'hommage au livre se hisse au rang de la grande tragédie (par exemple la belle scène de l'immolation par le feu de la dame dans sa maison-bibliothèque), autant la vision de la télévision atteint le niveau de sa dénonciation comme instrument de totalitarisme (sic). Cher Truffaut, si courageux et si prompt à stigmatiser le fascisme des autodafés de livres, de bibliothèques et d'êtres humains devenus des textes vivants, mais si aveuglé devant son propre radicalisme qui le conduisit à maudire et à brûler la télévision. ■

À SIGNALER EN DVD

- *The Phantom of the Opera*. États-Unis, 1925-1929. Noir et blanc et couleur, 92 min, Image Entertainment, 1997. Sans doute la première production québécoise en DVD, puisque la bande sonore de cette édition est celle de Gabriel Thibodeau (orthographié par erreur «Thibaudoux»), produite par la Cinémathèque québécoise et Francine Allaire.
- *Psycho*. États-Unis, 1960, d'Alfred Hitchcock. Noir et blanc, 109 min, Universal DVD, «Collector's Edition», 1998. Compléments: documentaire *Making of Psycho* et autres documents divers, dont la bande-annonce originale, une des plus drôles que Hitchcock ait jamais réalisées; le story-board de Saul Bass pour la scène de la douche; la scène de la douche, encore, avec ou sans la musique de Herrmann; des affiches et des notes de production.
- Deux rares Hitchcock, deux films de propagande de guerre: *Bon voyage* et *Aventure malgache*. Grande-Bretagne, 1944. Noir et blanc, total de 57 min, Image Entertainment, 1998. Films pratiquement inconnus avant l'édition de 1993 du British Film Institute. Tournés en français avec des comédiens en exil de la troupe Molière Players, filmés par Günther Krampf. Notes de Sergio Leemann.
- *The Sweet Hereafter*. Canada, 1997, d'Atom Egoyan. Couleur, 112 min, Alliance, 1998. En complément un commentaire du cinéaste tout au long du film, ainsi que la bande-annonce.
- *The Player*. États-Unis, 1992, de Robert Altman. Couleur, 124 min, New Line, 1998. Compléments de la bande-annonce, de commentaires du cinéaste et du scénariste, de scènes non retenues au montage.
- *Amarcord*. Italie, 1974, de Federico Fellini. Couleur, 127 min, Criterion, 1998. Complément de la bande-annonce originale.
- *Nosferatu*. Allemagne, 1922, de Friedrich Wilhelm Murnau. Noir et blanc, 81 min, Image Entertainment, 1998. Avec intertitres anglais.
- *Vampyr*. Danemark, 1932, de Carl Theodor Dreyer. Noir et blanc, 72 min, Image Entertainment, 1998. Complément d'un court métrage d'animation de L. Starewicz.
- *American Pop*. États-Unis, 1981, de Ralph Bakshi. Couleur, 96 min, Columbia, 1998. Complément de la bande-annonce originale.
- *La belle et la bête*. France, 1946, de Jean Cocteau. Noir et blanc, 93 min, Criterion, 1998. Commentaires de l'historien du cinéma Arthur Knight.
- *Unforgiven*. États-Unis, 1992, de Clint Eastwood. Couleur, 125 min, Warner, 1998.
- Et encore: *The Wizard of Oz*, *Bonnie and Clyde*, *Midnight Cowboy*, *Annie Hall* et *Deconstructing Harry*.

Collaboration:
Stéphan Larouche

Références

Network. États-Unis, 1976, de Sidney Lumet. Couleur, 121 min, MGM DVD, 1998. Compléments: bande-annonce originale, *quiz*, historique du système Nielsen de mesure des cotes d'écoute, notes sur la production.

Fabrenbeit 451. Grande-Bretagne, 1966, de François Truffaut. Couleur, 112 min, Universal DVD et Image Entertainment, 1997. En version originale anglaise seulement, sans complément.

À SIGNALER EN VIDÉOCASSETTE

À signaler surtout un intéressant arrivage de la part de Cinéma Libre: *Au clair de la lune* d'André Forcier, *Vie d'ange* de Pierre Harel, *Caffè Italia Montréal* de Paul Tana, *Rosaire et la Petite-Nation* de Benoit Pilon, ainsi que *La république des beaux-arts* de Claude Laflamme.